

Le 30 novembre à l'Université égyptienne

Majallat al-Sufur, 10 décembre 1915

En ce même jour, l'année dernière, j'entendis pour la première fois un cours de littérature à l'université de Montpellier. Le professeur y traitait d'un récit composé par Alfred de Vigny, sur le modèle inventé par l'écrivain anglais Walter Scott, où l'auteur reprend un événement de l'histoire. Le professeur résuma le récit, en analysa le thème, en critiqua la langue et le sens, examina les images qu'il dressait de ses personnages et de ses héros, et montra ce qu'il devait, et ce qu'il avait transmis, aux œuvres des anciens comme des modernes.

Lorsque nous sortîmes du cours, je demandai à mon ami Dayf : « Que penses-tu de ce cours ? » Il dit : « Pas mal, mais bien trop bref. »

Tu es bien trop exigeant, ô Dayf ! Si tu avais entendu le cours de littérature arabe à l'Université égyptienne, et vu le professeur traverser huit poètes de l'époque d'al-Ma'moun en un seul cours, tu aurais su que notre ami de Montpellier avait atteint l'extrême limite de la longueur et du détail.

Nous rentrâmes ensuite en Égypte, et en ce même jour de cette année, j'assistai au cours de littérature arabe à l'Université égyptienne ; Dayf refusa de m'y accompagner, retenu par d'autres occupations. S'il avait entendu le cours que j'entendis, il se serait souvenu de l'histoire que je vais maintenant raconter, et aurait constaté par lui-même la preuve que le professeur de Vigny avait été, en réalité, long et prolix — pour tout dire, ennuyeux et lassant.

Le cours du professeur al-Mahdi, sur l'histoire de la littérature arabe en al-Andalus à l'époque d'al-Hakam al-Mustansir et d'al-Mansur ibn Abi 'Amir, ressemblait bien plus à une exposition d'images animées, où défilaient les ombres des poètes, sans que les étudiants en retinssent guère plus que les noms. Et que pouvait valoir un cours dont la moitié fut consacrée à décrire la bibliothèque d'al-Mustansir et l'habileté d'al-Mansur, et dont l'autre moitié ne fit qu'effleurer plus de dix poètes ?

La bibliothèque d'al-Mustansir ! Quelle étrange affaire que cette bibliothèque — elle comptait quatre cent mille volumes, son catalogue dépassait huit cents pages, et il n'y avait pas un seul livre qu'al-Hakam

n'eût lu ! Et annoté ! Et pourvu d'une introduction ! — et tout cela tandis qu'il ne régna qu'une douzaine d'années à peine, toutes entières remplies de conquêtes et de campagnes militaires de toutes sortes !

Tout cela, les transmetteurs l'ont dit, et tout cela, le professeur l'a accepté — à ceci près que, selon lui, le nombre de pages du catalogue était bien inférieur à ce qu'il aurait dû être ! Chose charmante.

Nous passâmes en revue un grand nombre de poètes — le professeur donnait le nom du poète et un vers ou deux de sa poésie — mais à peine avait-il fini de réciter un vers que nous nous retrouvions transportés de la salle de cours à quelque taverne, entendant le vacarme des buveurs ravis par la mélodie du chanteur et le toucher du luthiste, s'écriant tous d'une seule voix : « Dieu — encore ! » — et le professeur répétait, semblant lui-même goûter la répétition ; si bien qu'une fois, ayant récité un vers que les étudiants avaient omis de faire répéter, il dit : « Pourquoi ne redemandez-vous pas ce vers ? Il est magnifique — allez, dites : Encore, monsieur le professeur, je vous prie » — et il le répéta ! « Dieu est grand, comme c'est beau, tout à fait vrai ! » Et ainsi se poursuivit le cours.

Comme tu es malchanceux, ô Dayf ! Si tu avais entendu avec moi le cours d'hier, tu aurais vu les vers d'Ibn Hani attribués à Ibn Khafaja — puis entendu le professeur s'excuser lorsqu'un étudiant le lui reprocha.

Comme tu es infortuné ! Si tu avais entendu avec moi le cours d'hier, ce vers t'aurait enchanté :

*Comme si le verre était de l'eau figée,
et comme si le vin était du feu liquéfié.*

Passons — mais que pourrait bien être ce « feu liquéfié » ? Ne se pourrait-il pas que la leçon correcte fût : « de l'or fondu » ? Ce n'est pas improbable.

Mais qu'avons-nous à faire de la vérification ? Nous avons déjà vu Ibn Khafaja compté parmi les contemporains d'al-Mansur, mort en l'an 392 [de l'Hégire], alors qu'Ibn Khafaja n'est né qu'en l'an 450 — c'est-à-dire bien après qu'al-Mansur en eût fini avec la vie, et que la vie en eût fini avec lui.

Et après que les circonstances eurent changé, que les conditions se furent modifiées, que le Temps eut détourné son visage de Cordoue, que le vent des Omeyyades s'en fût retiré, et que les ambitions des

usurpateurs rivaux eurent bouleversé l'ensemble d'al-Andalus, les influences qui façonnèrent Ibn Khafaja et formèrent son génie poétique n'étaient plus les mêmes que celles qui formèrent les poètes de l'époque d'al-Mansur ; qu'il te suffise de considérer la différence entre un poète élevé à l'époque de l'unité, et un autre élevé à l'époque de la division. Mais qu'avons-nous à faire de la vérification ? L'amour de la brièveté du professeur le pressait au point qu'en mentionnant un poète, il en oubliait jusqu'aux dates de naissance et de mort — et s'il s'en était soucié, ou y avait songé, il aurait peut-être mis Ibn Hani à la place d'Ibn Khafaja ; car Ibn Hani vécut du temps d'al-Mustansir, quitta al-Andalus, et fit l'éloge d'al-Mu'izz.

Il n'y avait, dans ce cours, rien qui laissât croire qu'il s'agissait d'un cours universitaire ; c'était plutôt une sorte de spectacle, qui excitait ses auditeurs par la poésie amoureuse et descriptive qu'il offrait, et par des éclats d'esprit vif et d'improvisation.

Je ne blâme pas l'Université, car elle n'a ménagé nul effort dans l'excellence de son choix ; je ne blâme pas non plus le professeur, car il a donné ce qu'il avait, et s'est montré aussi généreux qu'il pouvait l'être. Mais je plains mon ami Dayf, car il s'est privé lui-même du plaisir d'entendre ce charmant cours.

Je le plains de s'être privé de ce plaisir, et de s'être privé, avec lui, de cette douleur particulière que ressent celui qui a étudié dans les universités de France, puis dans l'université d'Égypte, et qui compare les professeurs et les étudiants d'ici et de là-bas.

Il s'est privé de cette douleur, et il eût été juste qu'il la ressentît, pour savoir que la brièveté de la France est notre longueur, et que notre longueur est la brièveté de la France ; que la plaisanterie de la France est notre sérieux, et que notre sérieux est leur jeu ; que la France mérite l'amour et l'admiration, et que l'Égypte mérite la compassion et la pitié. Que Dieu accorde à la France toujours plus de progrès et d'élévation, et qu'Il accorde à l'Égypte ce dont elle a besoin de réforme.